

ORPHÉE

Dans l'Antiquité gréco-romaine

1. ORPHÉE ARGONAUTE

APOLLONIOS DE RHODES (295 – 215 av JC)

Les Argonautiques (poème en 4 chants)

Chant 1^{er}

Dénombrement des Argonautes

Orphée sera le premier objet de mes chants, Orphée, fruit des amours d'Éagrus et de Calliope, qui lui donna le jour près du mont Pimplée. Les rochers et les fleuves sont sensibles aux accents de sa voix, et les chênes de la Piérie, attirés par les doux sons de sa lyre, le suivent en foule sur le rivage de la Thrace, où ils attestent encore le pouvoir de son art enchanteur. Ce fut par les conseils de Chiron que le fils d'Éson reçut au nombre de ses compagnons le chantre divin qui régnait sur les Bistonien [...]

Regrets d'Alcimède, mère de Jason - Jason est élu chef de l'expédition. - On lance le vaisseau à la mer. - Sacrifice en l'honneur d'Apollon ; querelle entre deux des Argonautes ;

Orphée chante en s'accompagnant de sa lyre

Dans le même temps le divin Orphée prit en main sa lyre, et mêlant à ses accords les doux accents de sa voix, il chanta comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus ensemble, avaient été tirés de cet état funeste de chaos et de discorde, la route constante que suivent dans les airs le soleil, la lune et les autres astres, la formation des montagnes, celle des fleuves, des Nymphes et des animaux. Il chantait encore comment Ophyon et Eurynome, fille de l'Océan, régnèrent sur l'Olympe, jusqu'à ce qu'ils en furent chassés et précipités dans les flots de l'Océan par Saturne et Rhéa, qui donnèrent des lois aux heureux Titans. Jupiter était alors enfant ; ses pensées étaient celles d'un enfant. Il habitait dans un antre du mont Dicté, et les Cyclopes n'avaient point encore armé ses mains de la foudre, instrument de la gloire du souverain des dieux. Orphée avait fini de chanter, et chacun restait immobile. La tête avancée, l'oreille attentive, on l'écoutait encore, tant était vive l'impression que ses chants laissaient dans les âmes.

Départ du vaisseau

L'aurore brillante éclairait de ses feux naissants les sommets du mont Pélion, et les flots de la mer se balançaient doucement au souffle d'un vent léger. Tiphys s'éveille et excite ses compagnons à s'embarquer. Aussitôt le rivage retentit d'un bruit affreux, au milieu duquel une voix sortie du vaisseau se fit entendre. C'était la poutre merveilleuse tirée par Minerve d'un chêne de la forêt de Dodone qui pressait elle-même le départ. Frappés de, ce prodige, les héros entrèrent promptement dans le vaisseau, s'assirent sur les bancs, chacun à la place que le sort lui avait marquée, et déposèrent auprès d'eux leurs armes. Ancée et le puissant Hercule remplissaient le banc du milieu. Hercule avait près de lui sa massue, et sous ses pieds le vaisseau s'était enfoncé plus avant dans les flots. Déjà on retire les câbles et on fait sur la mer des libations de vin. Jason détourne du rivage de sa patrie ses yeux baignés de larmes. Tels que des jeunes gens qui, dansant au son du luth autour de l'autel d'Apollon, soit à Delphes, soit à Délos, ou sur les bords de l'Isménus, attentifs aux accords de l'instrument sacré, frappent en cadence la terre d'un pied léger : tels les compagnons de Jason, au son de la lyre d'Orphée, frappent tous ensemble les flots de leurs longs avirons. La mer est agitée, l'onde écume et frémit sous leurs puissants efforts, les armes étincellent aux rayons du soleil, de longs sillons blanchissants, semblables aux sentiers qu'on distingue à travers un champ couvert de verdure, marquent la trace du navire. Tous les dieux, attentifs à ce spectacle, voient avec complaisance du haut de l'Olympe voguer sur les flots les plus vaillants des Héros issus de leur sang. Les Nymphes du Pélion, rassemblées sur leurs sommets, admirent à la fois l'ouvrage de la déesse d'Itone et les héros dont les efforts font voler le vaisseau sur les ondes.

Souhais du centaure Chiron

Le fils de Philyre, Chiron lui-même, descendant du haut de la montagne, s'avance sur le rivage en leur faisant signe de la main et leur souhaitant un heureux retour. Près de lui son épouse Chariclo, portant dans ses bras le jeune Achille, le présente tendrement à son père Pélée.

Lorsque par la prudence et l'adresse de Tiphys, qui dirigeait leur course en levant le gouvernail, ils furent sortis du port, alors ils dressèrent le mât, le fixèrent avec des câbles, déployèrent la voile et l'attachèrent par des cordages aux deux côtés du vaisseau. Elle fut aussitôt enflée par un vent frais qui, laissant reposer le bras des Argonautes, les porta bientôt au-delà du promontoire Tisée.

Orphée chante en s'accompagnant de sa lyre

Orphée célébrait alors sur sa lyre l'illustre fille de Jupiter, Diane, protectrice des vaisseaux, qui se plaît à parcourir ces rivages, et veille sur la contrée d'Iolcos. Attirés par la douceur de ses chants, les monstres marins et les poissons mêmes, sortant de leur retraite, s'élançaient tous ensemble à la surface de l'onde et suivaient en bondissant le vaisseau, comme on voit dans les campagnes des milliers de brebis revenir du pâturage en suivant les pas du berger qui joue sur son chalumeau un air champêtre.

On aborde à l'île de Lemnos ; description du manteau de Jason. - Départ de Lemnos ; etc.

Traduction de Jean-Jacques Antoine CAUSSIN de Perceval (1759-1835);

2. **ORPHÉE ET EURYDICE**

VIRGILE *Géorgiques*

Livre IV vers 467 - 527

"C'est une divinité qui te poursuit de sa colère : tu expies un grand forfait ; ce châtement, c'est Orphée qu'il faut plaindre pour son sort immérité, qui le suscite contre toi, à moins que les Destins ne s'y opposent, et, qui exerce des sévices cruels pour l'épouse qu'on lui a ravie. Tandis qu'elle te fuyait en se précipitant le long du fleuve, la jeune femme, - et elle allait en mourir, - ne vit pas devant ses pieds une hydre monstrueuse qui hantait les rives dans l'herbe haute. Le chœur des Dryades de son âge emplît alors de sa clameur le sommet des montagnes ; on entendit pleurer les contreforts du Rhodope, et les hauteurs du Pangée, et la terre martiale de Rhésus, et les Gètes, et l'Hèbre, et Orithye l'Actiade. Lui, consolant son douloureux amour sur la creuse écaille de sa lyre, c'est toi qu'il chantait, douce épouse, seul avec lui-même sur le rivage solitaire, toi qu'il chantait à la venue du jour, toi qu'il chantait quand le jour s'éloignait. Il entra même aux gorges du Ténare, portes profondes de Dis, et dans le bois obscur à la noire épouvante, et il aborda les Mânes, leur roi redoutable, et ces cœurs qui ne savent pas s'attendrir aux prières humaines. Alors, émues par ses chants, du fond des séjours de l'Érèbe, on put voir s'avancer les ombres minces et les fantômes des êtres qui ne voient plus la lumière, aussi nombreux que les milliers d'oiseaux qui se cachent dans les feuilles, quand le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes des mères, des maris, des corps de héros magnanimes qui se sont acquittés de la vie, des enfants, des jeunes filles qui ne connurent point les noces, des jeunes gens mis sur des bûchers devant les yeux de leurs parents, autour de qui s'étendent le limon noir et le hideux roseau du Cocyte, et le marais détesté avec son onde paresseuse qui les enserme, et le Styx Bas qui neuf fois les enferme dans ses plis. Bien plus, la stupeur saisit les demeures elles-mêmes et les profondeurs Tartaréennes de la Mort, et les Euménides aux cheveux entrelacés de serpents d'azur ; Cerbère retint, béant, ses trois gueules, et la roue d'Ixion s'arrêta avec le vent qui la faisait tourner. Déjà, revenant sur ses pas, il avait échappé à tous les périls, et Eurydice lui étant rendue s'en venait aux souffles d'en haut en marchant derrière son mari (car telle était la loi fixée par Proserpine), quand un accès de démence subite s'empara de l'imprudent amant - démence bien pardonnaible, si les Mânes savaient pardonner ! Il s'arrêta, et juste au moment où son Eurydice arrivait à la lumière, oubliant tout, hélas ! et

vaincu dans son âme, il se tourna pour la regarder. Sur-le-champ tout son effort s'écroula, et son pacte avec le cruel tyran fut rompu, et trois fois un bruit éclatant se fit entendre aux étangs de l'Averne. Elle alors : "Quel est donc, dit-elle, cet accès de folie, qui m'a perdue, malheureuse que je suis, et qui t'a perdu, toi, Orphée ? Quel est ce grand accès de folie ? Voici que pour la seconde fois les destins cruels me rappellent en arrière et que le sommeil ferme mes yeux flottants. Adieu à présent ; je suis emportée dans la nuit immense qui m'entoure et je te tends des paumes sans force, moi, hélas ! qui ne suis plus tienne." Elle dit, et loin de ses yeux tout à coup, comme une fumée mêlée aux brises ténues, elle s'enfuit dans la direction opposée ; et il eut beau tenter de saisir les ombres, beau vouloir lui parler encore, il ne la vit plus, et le nocher de l'Orcus ne le laissa plus franchir le marais qui la séparait d'elle. Que faire ? où porter ses pas, après s'être vu deux fois ravir son épouse ? Par quels pleurs émouvoir les Mânes, par quelles paroles les Divinités ? Elle, déjà froide, voguait dans la barque Stygienne. On conte qu'il pleura durant sept mois entiers sous une roche aérienne, aux bords du Strymon désert, charmant les tigres et entraînant les chênes avec son chant. Telle, sous l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle gémit sur la perte de ses petits, qu'un dur laboureur aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes elle, passe la nuit à pleurer, et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, et de ses plaintes douloureuses emplît au loin l'espace. Ni Vénus, ni aucun hymen ne fléchirent son cœur ; seul, errant à travers les glaces hyperboréennes et le Tanaïs neigeux et les guérets du Riphée que les frimas ne désertent jamais, il pleurait Eurydice perdue et les dons inutiles de Dis. Les mères des Cicones, voyant dans cet hommage une marque de mépris, déchirèrent le jeune homme au milieu des sacrifices offerts aux dieux et des orgies du Bacchus nocturne, et dispersèrent au loin dans les champs ses membres en lambeaux. Même alors, comme sa tête, arrachée de son col de marbre, roulait au milieu du gouffre, emportée par l'Hèbre Oeagrien, "Eurydice !" criaient encore sa voix et sa langue glacée, "Ah ! malheureuse Eurydice !" tandis que sa vie fuyait, et, tout le long du fleuve, les rives répétaient en écho : "Eurydice !"

(traduction de Maurice RAT)

OVIDE *Les Métamorphoses* Livres X et XI

L'histoire d'Orphée

Orphée et Eurydice

De là, vêtu de son manteau safran, Hyménée s'éloigne
Dans le ciel immense et se dirige vers le pays des Ciconiens
Où, vainement, la voix d'Orphée l'appelle.
Il est venu, certes, mais sans les paroles d'usage,
Ni un visage souriant, ni sous d'heureux auspices.
Même la torche qu'il tenait n'a cessé de siffler et fumer
De tristesse, et ses efforts n'ont fait monter aucune flamme.
Or, plus dure est la fin que le présage car, tandis que dans l'herbe
La jeune mariée se promenait avec un groupe de Naïades,
Un serpent la mordit au talon ; elle en mourut.
Après l'avoir abondamment pleurée sur terre, le poète
Du Rhodope, voulant aussi se risquer chez les ombres,
Osa, par la porte du Ténare, descendre jusqu'au Styx.
À travers le monde impalpable des spectres ayant reçu la sépulture,
Il s'avança vers Perséphone et vers le souverain des ombres,
Habitants d'un royaume peu amène, et là, faisant vibrer sa lyre,
Il se mit à chanter : "O puissances du monde souterrain
Où tous, créatures mortelles, nous retournons,
S'il m'est possible, si vous me permettez de dire sans détour
Et franchement la vérité, je ne suis pas ici descendu
Pour voir le ténébreux Tartare ni enchaîner les trois gorges
Hérissées de serpents du monstre parent de Méduse ;
La raison de ce voyage est mon épouse : une vipère
Qu'elle avait écrasée l'a infectée, emportée dans la fleur de l'âge.
J'ai voulu supporter la douleur et je ne nierai point avoir essayé :
Amour a triomphé, ce dieu bien connu dans les régions d'en haut ;
L'est-il de même ici, je l'ignore, mais toutefois je le suppose,
Et si l'enlèvement d'autrefois n'est pas un bruit mensonger,
Amour vous a unis vous aussi. Je vous en prie, par ces lieux
Emplis d'épouvante, par ce Chaos immense et les vastes silences
De ce royaume, renouez le fil du destin si bref d'Eurydice !
Tout dépend de vous et, après une courte halte, nous nous hâtons
Un peu plus tôt, un peu plus tard, vers le même séjour.
C'est vers quoi, tous, nous nous dirigeons, c'est là notre ultime
demeure
Et votre empire sur le genre humain s'étend éternellement.
Quant à elle, après une durée de vie normale, au moment voulu
Elle sera soumise à vos lois ; ce que je réclame n'est pas faveur
Mais nécessité. Si le destin refuse sa bienveillance à mon épouse,
Je ne repartirai certes pas ; vous vous réjouirez de la mort de deux
êtres."
Tandis qu'il prononçait ces mots, faisant vibrer sa lyre,
Les âmes livides pleuraient. Tantale ne chercha plus
À saisir l'eau qui lui échappe ; la roue d'Ixion s'arrêta ;
Les vautours ne déchirèrent plus le foie, les Danaïdes laissèrent
Leurs urnes et toi, Sisyphe, tu t'assis sur ton rocher.
Pour la première fois, dit-on, les joues des Euménides
Vaincues par ce chant se mouillèrent de larmes. Ni l'épouse royale
Ni celui qui gouverne les profondeurs n'ont la force de dire non
À sa prière ; ils appellent Eurydice qui se trouvait parmi les ombres
Nouvelles, et elle s'avance d'un pas lent du fait de sa blessure.
Orphée du Rhodope la reçoit en même temps que l'injonction
De ne pas se tourner pour regarder derrière avant d'être sorti
Des vallées de l'Averne, sous peine d'annuler la faveur.
Au milieu d'un profond silence, ils prennent un chemin en pente,
Abrupt, obscur, enveloppé par un épais brouillard.
Ils n'étaient plus très loin du bord supérieur de la terre ;
Là, dans la peur de la perdre et le désir fou de la voir,
L'amant tourna les yeux : sur-le-champ, elle fut tirée en arrière
Et, lui tendant les bras, la malheureuse luttait pour retrouver
L'étreinte, mais elle ne saisit que l'inconsistance de l'air.
Mourant une nouvelle fois, elle ne dit strictement rien
Contre son époux (de quoi se serait-elle plainte, sinon d'être aimée ?)
Mais prononça un dernier adieu qui ne parvint qu'à peine
À ses oreilles, et elle retomba au lieu d'où elle était sortie.
Devant la seconde mort de sa femme, la stupeur d'Orphée

Fut celle du héros plein d'effroi à la vue du chien à trois têtes,
La médiane enchaînée, dont l'épouvante ne disparut
Qu'avec sa forme première, lorsqu'une pierre jaillit dans son corps ;
Ou celle d'Olénos se chargeant de la faute et voulant paraître
Coupable, ou toi encore, pauvre Léthéa, si sûre de ta beauté ;
Cœurs jadis si unis, vous n'êtes aujourd'hui plus que pierres
Que supportent les monts humides de l'Ida.
Le nocher avait écarté ce suppliant qui cherchait en vain
À traverser encore ; sept jours il demeura sur la rive,
Sans le souci de soi ni celui des dons de Cérés ;
La passion, la douleur et les larmes furent les aliments de son cœur.
Ayant déploré la cruauté des dieux de l'Erèbe, il se retira
Sur les hauteurs du Rhodope et de l'Hémus battu par les aquilons.
Le troisième Titan avait achevé l'année que bornent les Poissons,
Habitants des mers, et Orphée fuyait toute histoire d'amour
Féminine, et parce qu'il lui était arrivé ce malheur
Et parce qu'il avait donné sa foi ; nombreuses étaient celles,
Pourtant, qui brûlaient de s'unir au poète et souffraient de se voir
Repoussées. Il initia les peuples de Thrace à l'amour transféré
Sur les jeunes garçons et à cueillir ainsi, dans ses premières fleurs,
Le court printemps de la vie précédant la jeunesse.

Livre XI Mort d'Orphée

Tandis que, par ces chants, le poète de Thrace suscite
L'adhésion des forêts, des roches et des animaux sauvages,
Voici que les femmes ciconiennes, en plein égarement mental,
Dissimulées sous des peaux de bêtes, aperçoivent du haut d'un tertre
Orphée qui, frappant les cordes, accompagne son chant.
L'une d'entre elles, secouant sa chevelure dans l'air léger, s'écrie :
"Le voilà, le voilà, celui qui nous méprise !" et elle lance,
Contre la bouche enchanteresse du poète inspiré d'Apollon,
Son thyrses dont la pointe feuillue ne fait que l'effleurer sans le blesser.
L'arme de la deuxième est une pierre qui, sitôt lancée, est arrêtée
En plein vol par les accents harmonieux de la voix, de la lyre,
Et vient tomber, comme pour demander pardon d'une audace aussi
folle,
Aux pieds d'Orphée. Mais les attaques téméraires se multiplient,
Hors de toute mesure, et la fureur d'Erinyes les gouverne :
Tous les traits pourraient être émoussés par le chant, mais la violence
Des cris, la flûte phrygienne à l'extrémité recourbée,
Les tambourins, les battements de pieds et les hurlements bachiques
Couvrent le son de la cithare ; alors, les pierres finissent
Par rougir du sang de ce poète que l'on n'écoute plus.
Et c'est d'abord sur les oiseaux innombrables, encore tout étourdis
Par la voix du chanteur, sur les serpents, sur la horde des bêtes
sauvages,
Que les Ménades se saisissent de ce qui signe le triomphe d'Orphée.
Ensuite, c'est vers Orphée qu'elles tournent leurs mains sanglantes
Et qu'elles se rapprochent, comme des oiseaux qui voient en plein jour
Errer l'oiseau de nuit ; et dans ce théâtre qui l'enserme de tous côtés,
Tout comme le cerf qui va mourir au petit matin sur le sable
Est la proie des chiens, le poète est assailli, frappé de thyrses
Aux feuilles vertes qui n'étaient pas destinés à de tels combats.
Les unes lui jettent des mottes de terre, les autres des branches
arrachées
Aux arbres, d'autres encore des pierres, pour qu'aucun trait ne
manque
A leur fureur. Or, des boeufs, courbés sous le soc, remuaient la terre
Et, non loin de là, préparant la récolte à grand renfort de sueur,
Des paysans robustes cultivaient les plaines rocailleuses.
Au vu de cette armée en marche, ils s'enfuirent, abandonnent leurs
outils
De travail ; à travers les champs désertés gisent éparpillés
Des sarcloirs, de lourds râtaux et de longues houes.
Après s'en être emparées, ces furies mettent en pièces les boeufs
Aux cornes menaçantes, reviennent en courant pour tuer le poète :

Tandis qu'il tend les mains et, pour la première fois, prononce
 Vainement des mots qui n'émeuvent personne,
 Ces impies l'assassinent et, par cette bouche, ô Jupiter !,
 Qui s'est fait entendre des roches, comprendre des bêtes sauvages,
 Son âme s'exhale et s'évanouit dans les airs.
 Sur toi, Orphée, pleurèrent les oiseaux affligés, les nombreuses
 Bêtes sauvages, les pierres inflexibles, les forêts si souvent attirées
 Par tes chants ; pour toi, les arbres perdirent leur feuillage
 Et, la tête rasée, prirent le deuil ; les fleuves même, nous dit-on,
 Grossirent de leurs larmes ; Naïades et Dryades, leur tunique de lin
 Recouverte de noir, laissèrent flotter leurs cheveux.
 Ses membres sont partout dispersés ; sa tête et sa lyre, Hèbre,
 Tu les reçois et (prodige !), tout en glissant au milieu du courant,
 Sa lyre a je ne sais quels accents de profonde tristesse, sa langue
 Morte murmure tristement, tristement lui répondent les rives.

Elles quittent le fleuve familier, elles sont transportées vers la mer
 Et se retrouvent sur le rivage de Lesbos, à Métymne.
 Là, un affreux serpent se jette sur la tête livrée à la merci
 D'une plage étrangère et, les cheveux épars encore tout humides,
 Phoebus arrive enfin et retient le serpent prêt à mordre :
 Il pétrifie sa gueule grande ouverte et cette ouverture
 Béante reste durcie dans la position qu'elle avait.
 L'ombre d'Orphée descend sous terre et tous les lieux qu'auparavant
 Il avait vus, il les reconnaît ; il cherche dans le champ des justes
 Eurydice, la trouve et la serre passionnément dans ses bras.
 Tantôt ils se promènent l'un près de l'autre d'un même pas,
 Tantôt elle ouvre la marche et il la suit, ou encore c'est lui qui la guide,
 Et Orphée peut sans crainte se retourner sur sa chère Erydice.

Traduction Danièle ROBERT 2004

ORPHÉE dans la poésie française

XVI^e siècle :

DU BELLAY *Les Antiquités de Rome* (1558)

Que n'ay-je encore la harpe Thracienne,
 Pour réveiller de l'enfer paresseux
 Ces vieux Cesars, et les Umbres de ceux
 Qui ont basti ceste ville ancienne ?

Ou que je n'ay celle Amphionienne,
 Pour animer d'un accord plus heureux
 De ces vieux murs les ossemens pierreux,
 Et restaurer la gloire Ausonienne ?

Peusse-je au moins d'un pinceau plus agile
 Sur le patron de quelque grand Virgile
 De ces palais les portraits façonner :

J'entreprendrais, veu l'ardeur qui m'allume,
 De rebastir au compas de la plume
 Ce que les mains ne peuvent maçonner.

XX^e siècle

Paul VALÉRY *Album de vers anciens* (1900)

Orphée

... Je compose en esprit, sous les myrtes, Orphée
 L'Admirable !... Le feu, des cirques purs descend ;
 Il change le mont chauve en auguste trophée
 D'où s'exhale d'un dieu l'acte retentissant.

Si le dieu chante, il rompt le site tout-puissant ;
 Le soleil voit l'horreur du mouvement des pierres
 Une plainte inouïe appelle éblouissants
 Les hauts murs d'or harmonieux d'un sanctuaire.

Il chante, assis au bord du ciel splendide, Orphée !
 Le roc marche, et trébuche ; et chaque pierre fée
 E sent un poids nouveau qui vers l'azur délire !

D'un Temple à demi-nu le soir baigne l'essor
 Et soi-même il s'assemble et s'ordonne dans l'or
 À l'âme immense du grand hymne sur la lyre !

XIX^e siècle

VICTOR HUGO *La légende des siècles* 1877

Orphée

J'atteste Tanaïs, le noir fleuve aux six urnes,
 Et Zeus qui fait traîner sur les grands chars nocturnes
 Rhéa par des taureaux et Nyx par des chevaux,
 Et les anciens géants et les hommes nouveaux,
 Pluton qui nous dévore, Uranus qui nous crée,
 Que j'adore une femme et qu'elle m'est sacrée.
 Le monstre aux cheveux bleus, Poséidon, m'entend ;
 Qu'il m'exauce. Je suis l'âme humaine chantant,
 Et j'aime. L'ombre immense est pleine de nuées,
 La large pluie abonde aux feuilles remuées,
 Borée émeut les bois, Zéphyre émeut les blés,
 Ainsi nos cœurs profonds sont par l'amour troublés.
 J'aimerai cette femme appelée Eurydice,
 Toujours, partout ! Sinon que le ciel me maudisse,
 Et maudisse la fleur naissante et l'épi mûr !
 Ne tracez pas de mots magiques sur le mur.

XIX^e

Gérard de NERVAL *Les Chimères* (1834)

El Desdichado

Je suis le ténébreux - le veuf, - l'inconsolé,
 Le prince d'Aquitaine à la tour abolie ;
 Ma seule étoile est morte, - et mon luth constellé
 Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
 Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
 La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
 Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus?... Lusignan ou Biron ?
 Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
 J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
 Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
 Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

XVII^e la Poésie baroque

TRISTAN L'HERMITE (1601-1655)

La Lyre (1641)

Orphée

Monarque redouté qui règues sur les Ombres,
Je ne suis pas venu dessus ces rives sombres
Pour enlever ton Sceptre et me faire Empereur
De ces lieux pleins d'horreur.

En mon pieux dessein je n'ai point d'autres armes
Que les gémisséments, les soupirs et les larmes,
Avec tous les ennuis dont peut être chargé
Un Amant affligé.

Aussi je ne descends dans ce grand précipice
Que pour te demander ma fidèle Eurydice
Que la Parque ravit à mes chastes amours,
En la fleur de ses jours.

O Dieux ! je la perdis en la même journée
Qui nous avait rangés sous le joug d'Hyménée ;
Au lieu d'entrer au lit, ce Chef-d'œuvre si beau
Entra dans le Tombeau !

Cette jeune Beauté par les vertes campagnes,
S'égayait en courant avecque ses Compagnes,
Lors qu'elle rencontra l'Auteur de son trépas
Caché dessous ses pas.

Un serpent plus cruel que ceux de tes Furies,
Qui mêlait son émail à celui des prairies,
D'un trait envenimé la mit dans le cercueil,
Et moi dans ce grand deuil.

Hélas ! je la trouvai telle qu'est une souche ;
En vain j'allai poser mes lèvres sur sa bouche,
Car déjà les esprits, de ses membres gelés,
S'en étaient envolés.

Que devins-je à l'objet de sa pâleur mortelle ?
Je fus si fort surpris et ma douleur fut telle
Qu'il faut être savant en l'art de bien aimer
Pour le bien exprimer.

Depuis cette cruelle et fatale aventure,
J'ai toujours de mes pleurs mouillé sa sépulture,
Sans pouvoir faire trêve avecque mes ennuis
Ni les jours ni les nuits.

Amour importuné de mes plaintes funèbres
M'éclairant de sa flamme à travers des ténèbres,
Par ton secret avis m'a fait venir ici
Te conter mon souci.

Tu connais le pouvoir de sa secrète flamme ;
Si le bruit n'est menteur, elle embrasa ton âme
Lorsque dans la Sicile, un Miracle des Cieux
Parut devant tes yeux.

On dit qu'en observant sa grâce non pareille,
Tu frémis dans ton char d'amour et de merveille
Et que tu n'as ravi cette jeune Beauté
Qu'après l'avoir été.

S'il te souvient encor de ces douces atteintes,
Prends pitié de mes maux, prends pitié de mes plaintes
Et fais bientôt cesser avecque mes douleurs,
Mes soupirs et mes pleurs.

Je t'en viens conjurer par ton Palais qui fume
Par le nitre embrasé, le souffre et le bitume
De ces fleuves brûlants et de ces noirs Palus
Qu'on ne repasse plus.

Par les trois noires Sœurs, ces Compagnes cruelles
Qui portent l'épouvante et l'horreur avec elles ;
Et qui tiennent toujours leurs cheveux hérissés
D'Aspics entrelacés.

Par l'auguste longueur de ton poil qui grisonne,
Par l'éclat incertain de ta rouge Couronne
Et par la Majesté du vieux Sceptre de fer
Dont tu régis l'Enfer...

Rends-moi mon Eurydice, et fais qu'à ma prière
Elle revoie encore une fois la lumière,
Faisant ressusciter par ses embrassements,
Tous mes contentements.

Je ne demande pas qu'en renouant sa trame,
Pour des siècles entiers on rejoigne son âme
A cet aimable corps cruellement blessé,
Qu'elle a si tôt laissé.

Seulement, qu'elle vive autant qu'une personne
Dont la complexion se rencontre assez bonne,
Et qui par trop d'excès ne précipite pas
L'heure de son trépas.

Sans cesse les humains en tes Etats descendent ;
Par cent chemins divers à toute heure ils s'y rendent,
Et nul homme vivant quoiqu'il puisse inventer,
Ne s'en peut exempter.

Quand nous aurons ensemble accompli les années
Que nous aura marquées la loi des Destinées,
Nous viendrons pour jamais en cet obscur séjour
Demeurer à ta Cour.

Laisse-moi donc là haut ramener cette belle,
Ou permets qu'ici bas je demeure avec elle ;
J'aurai peu de regret au bien de la clarté
Près de cette Beauté.

Les graces d'Eurydice à mes yeux exposées,
Me tiendront toujours lieu des doux champs Elysées :
Et pour moi, son absence a des feux et des fers
Pires que les Enfers ».

Au son de cette voix, des esprits respectée,
Ixyon pour un temps vit sa roue arrêtée.
Sysiphe en oublia de tenir son rocher,
Tantale cette soif qu'il ne peut étancher ;
Et les cruelles Sœurs, les fières Danaïdes,
Ne s'aperçurent pas que leurs seaux étaient vides ;
Tytie en ces douceurs abîmant son ennui,
Sentit moins sa douleur que la peine d'autrui :
Et l'immortel Vautour qui lui ronge le foie,
Suspendit ses rigueurs, touché de même joie.
La Parque, en ses Ciseaux, Ministres du trépas,
Tint un fil dévidé, qu'elle ne trancha pas ;
Tandis que cette voix, dont elle était ravie,
Avec tant de douceur demandait une vie.
Rien ne sut résister à la compassion,
Tout se trouva touché de cette émotion,
Et les Esprits sans corps amollis par ces charmes,
Eux qui n'ont point de sang, en versèrent des larmes.
Mais leur impitoyable et cruel Souverain
Qui comme son Palais, a le cœur tout d'airain,
Lui qui se rit des maux qu'on lui peut faire entendre,
Ne sut parer les traits d'une pitié si tendre,
Et de ses tièdes pleurs mouilla le poil chenu
Que l'on voit hérissier sur son estomac nu.
Il pleura, l'implacable, et d'un signe de tête
Accorda sur le champ cette juste requête.
Eurydice parut par son commandement,
Et vint jeter ses bras au col de son Amant,
Qui transporté d'amour dans cette joie extrême,
Ne se put retenir de l'embrasser de même.
Heureux en ses destins, s'il se fût maintenu
Dans un ressentiment un peu plus retenu ;
Il aurait préservé le sujet de sa flamme,
Du second coup donné sur sa seconde trame.
Mais son désir actif, ennemi de son bien,
Fit qu'en obtenant tout, il ne posséda rien.
Il ne put accomplir la sévère ordonnance,
De marcher devant elle à travers du silence,
Sans que sur son visage il détournât ses yeux
Jusqu'à ce qu'il eût vu la lumière des Cieux.
De son impatience il ne sut être maître,
Et la voyant trop tôt, il la fit disparaître ;
Elle fut ramenée en ce funeste lieu,
Et n'eût rien que le temps de lui crier : « Adieu.
Adieu charmant Orphée, adieu ma chère vie,
C'est enfin pour jamais que je te suis ravie.
Par ce transport d'amour, tout espoir m'est ôté
De revoir du Soleil l'agréable clarté.
Ta curiosité trop peu considérée,
Me remet dans les fers dont tu m'avais tirée.
Pourquoi du vieux Minos n'as-tu gardé les lois,
Et tempéré tes yeux aussi bien que ta voix ?
Ô faute sans remède ! ô dommageable vue !
Avec trop de travaux tu m'avais obtenue :
Mais je prends tes regards et ma fuite à témoin,

Que tu m'as conservée avec trop peu de soin.
Que dis-je toutefois ? mon jugement s'égare,
Puisque c'est seulement ton soin qui nous sépare :
Tu craignais de me perdre en cette sombre horreur,
Et cette seule crainte a produit ton erreur :
De ton affection ma disgrâce est éclosée,
Et si j'en hais l'effet, j'en dois aimer la cause.
Encore que tes yeux me donnent le trépas,
Cette atteinte me tue et ne me blesse pas :
Ta foi, charmant Epoux, n'en peut être blâmée ;
Tu n'aurais point failli si j'étais moins aimée :
Je me dois consoler de ne voir plus le jour,
Puisque c'est par un trouble où j'ai vu ton amour.
Console-toi de même et ne plains point ma cendre
Dans les torrents de pleurs que tu pourrais épandre :
Ne va point abréger le beau fil de tes jours,
Les Destins assez tôt en borneront le cours.
Le Ciel est équitable, il nous fera justice ;
Tu te verras encore avec ton Eurydice :
Si l'Enfer ne me rend, la Parque te prendra,
L'Amour nous désunit, la Mort nous rejoindra ;
Il faudra que le Sort à la fin nous rassemble
Et nous aurons le bien d'être à jamais ensemble ».
Ces doux et tristes mots à peine elle acheva
Que comme un tourbillon quelqu'esprit l'enleva.

Le timide Berger qu'un éclat de tonnerre
Du vent de sa passée a jeté contre terre
Et qui voit de ce coup un Chêne terrassé,
Au prix de cet Amant n'a point le sang glacé.
Celui de qui la voix sut animer les marbres,
Retenir les Torrents, faire marcher les Arbres,
Et même retirer les morts du monument,
Se trouve à cette voix privé de sentiment.
La merveille est si grande où ce malheur le plonge
Qu'il en mécroit ses sens, et le tient pour un songe,
Pour un Fantôme vain de ses vœux ennemi,
Et tâche à s'éveiller comme un homme endormi.
Puis comme il reconnaît sa disgrâce plus vraie,
Son cœur se sent percé d'une mortelle plaie ;
Il tombe de son haut, de faiblesse et d'ennui,
S'accuse de sa perte, et s'en venge sur lui.
Mettant cruellement ses ongles en usage,
Il en punit son poil, ses yeux, et son visage,
Abandonne son âme à ses vives douleurs,
Eclate en cris perçants, et se débonde en pleurs.
En vain pour adoucir cette dure sentence,
Il veut de son erreur faire la pénitence :
Il a beau s'affliger, conjurer, et prier,
Il ne gagne qu'un rhume à force de crier ;
Et n'ayant plus de voix pour forcer le passage,
Il perd en même temps l'espoir et le courage.

Poésie d'aujourd'hui

Illustration de Raoul DUFY pour « Le Bestiaire ou cortège d'Orphée » in *Alcools* 1920 d'APOLLINAIRE



Georges-Emmanuel CLANCIER *Contre-chants* 2001

Jean MAMBRINO, *La Saison du monde* (1986)

Légende d'un poète

Attristant le penser me vient
que si en nos pensées tu vis
ce rêve est nôtre et non pas tien.
En moi résonne en vain l'appel
vers ton impossible présence
Ô frère à jamais devenu
ermite ou page de la mort.
Mais non tu n'es que pages vives
d'une inquiète mélancolie,
ton ombre on dirait va sortir
de ces vers que ta voix murmure
au promenoir des deux amants.
Seule flâne encor ta mémoire.
N'est plus d'Iseult pour toi Tristan
dont le beau nom rime non plus
avec rires ou pleurs des belles
mais en secret avec le mythe
d'Orphée en lui-même changé,
en mots changé mon pauvre Orphée
même s'ils bruissent ou s'ils chantent
au fond du songe au fond du cœur.
De si loin nous parvient l'écho
d'un aveu lié à tes heures
de si loin d'au-delà du néant
et déjà nous ne savons plus
quelle voix passe en notre voix
pour scander l'adieu des amants
« Car vivant d'une même vie
Ils meurent d'une même mort ».

Orphée innombrable

Parle. Ouvre cet espace sans violence. Élargis
le cercle, la mouvance qui t'entoure de floraisons.
Établis la distance entre les visages, fais danser
les distances du monde, entre les maisons,
les regards, les étoiles. Propage l'harmonie,
arrange les rapports, distribue le silence
qui proportionne la pensée au désir, le rêve
à la vision. Parle au-dedans vers le dehors,
au-dehors, vers l'intime. Possède l'immensité
du royaume que tu te donnes. Habite l'invisible
où tu circules à l'aise. Où tous enfin te voient.
Dilate les limites de l'instant, la tessiture
de la voix qui monte et descend l'échelle
du sens, puisant son souffle aux bords de l'inouï.
Lance, efface, emporte, allège, assure, adore. Vis.